

" Voir ce film est comme entrer dans
un rêve étrange et merveilleux. "

Martin Scorsese

AVA
GARDNER

JAMES
MASON

Pandora

COHEN MEDIA GROUP PRÉSENTE UNE RESTAURATION DE PANDORA AND THE FLYING DUTCHMAN DE COHEN FILM COLLECTION

AVEC AVA GARDNER JAMES MASON NIGEL PATRICK SHEILA SIM

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ALBERT LEWIN PRODUIT PAR ALBERT LEWIN ET JOSEPH KAUFMAN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JACK CARDIFF

RESTAURÉ PAR THE GEORGE EASTMAN HOUSE EN COLLABORATION AVEC THE DOURIS CORPORATION RESTAURATION FINANCÉE PAR THE FILM FOUNDATION ET THE FRANCO-AMERICAN CULTURAL FUND
UN PARTENARIAT DE THE DIRECTORS GUILD OF AMERICA, SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE, THE WRITERS GUILD OF AMERICA-WEST ET THE MOTION PICTURE ASSOCIATION OF AMERICA

SDI
Syndicat des
Distributeurs
Indépendants

adfp
Association des
Distributeurs
Français de
Productions
Indépendantes

Les Acacias
DISTRIBUTION

PARK CIRCUS

COHEN MEDIA GROUP

COHEN FILM COLLECTION

© 2013 Cohen Film Collection LLC © 1951 Disney Productions, Inc. © 1978 Remulak Films, Inc. © 1978 Raymond Bohauer - **ALCANTARA** **BOHNER**



Le chef-opérateur Jack Cardiff se livre à d'admirables recherches sur les couleurs, et Albert Lewin crée de stupéfiants cadrages. Il s'agit d'un de ces films rares, à l'image de ce cinéaste exceptionnel. Avec La Comtesse aux pieds nus, c'est le plus beau rôle de la divine Ava. Sa beauté, dans ce film, est hypnotique.

TÉLÉRAMA

Synopsis

Au cœur des années 1930, dans un petit port de la Costa Brava nommé Esperanza. La divine chanteuse Pandora Reynolds délaisse pour quelques temps son public américain et passe des vacances en Espagne, auprès de quelques amis de circonstance, microcosme d'anglo-saxons en villégiature dont elle devient bientôt le pôle d'attraction. Les hommes se jettent à ses pieds, scellant du même coup leur malheur. Pandora, déesse froide et sarcastique, semble indifférente à ces élans d'un amour trop étriqué pour elle. Jusqu'au jour où elle aperçoit le bateau d'un mystérieux Hollandais...

Sur le film

L'interpénétration du mythe et de la réalité, ces interférences du tangible et du surnaturel, commandent à la fois l'économie du récit (coïncidences, prémonitions, hasards « objectifs ») et l'inspiration surréaliste de l'imagerie.

Familier de Chirico et de Delvaux dont Hendrick Van der Zee fait la synthèse sur sa toile, Lewin se plaît en effet à accoupler dans un même plan des signes contradictoires : rencontres arbitraires aussi étonnantes que celle d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table de dissection, comme cette voiture de course qui passe en trombe entre des statues hiératiques, comme ce trompettiste lové contre le sein d'une déesse de pierre ou comme ces jazzmen qui font danser les noctambules sur l'air de *You're driving me crazy* au milieu de colonnes, chapiteaux et bas-reliefs du temps de Périclès. (...)

Des divinités ténébreuses semblent guider les personnages de Lewin vers d'inconcevables abîmes. Jusque dans l'éclatante lumière solaire de Pandora, les statues mutilées conservent un pouvoir surnaturel. Elles ont le regard fixe et aveugle du destin. Un destin que l'archéologue finit par déchiffrer entre les lignes d'un manuscrit néerlandais, mais dont il est impuissant à conjurer les arrêts.

Geoffrey Fielding, à la fois spectateur, acteur et narrateur du drame, ce témoin hautement cultivé, mais condamné à ne jamais connaître l'ivresse de la passion ou de la création, on devine qu'il est l'effigie de son auteur. Comme si Albert Lewin avait tenu à dessiner sa propre silhouette, godiche et mélancolique, dans un coin du tableau. Fielding n'est-il pas, dès l'ouverture, associé au metteur en scène ? En prenant du champ un mouvement de grue révèle en effet que le premier plan s'inscrivait dans le viseur d'une longue-vue juchée sur le balcon de l'archéologue. Et le dernier plan nous ramène à celui-ci, au moment où il rassemble tristement les fragments de la jarre de Pandore ? N'être qu'un observateur, n'être qu'un collectionneur de choses mortes, telle est bien la hantise d'Albert Lewin.





C'est lors de la rencontre de Pandora et de Hendrick sur le vaisseau fantôme que le cinéaste nous livre le commentaire le plus lucide sur son art. Pandora vient d'abandonner Fielding et Cameron à la contemplation stérile, morbide, des antiquités découvertes pendant les fouilles pour courir sur la plage, se dépouiller de ses voiles et nager nue vers le yacht. Là elle découvre que le Hollandais lui a emprunté ses traits pour peindre la pandore mythologique. Fascinée par la cruelle beauté de son double, elle murmure : «C'est ainsi que je voudrais être !» Mais le charme se dissout presque aussitôt, ne laissant place qu'à une intense répulsion. Avec violence elle efface son propre visage transfiguré avant de disparaître. On pourrait croire à la limite que Pandora a lu Oscar Wilde et que, par son geste iconoclaste, elle exorcise un destin semblable à celui de Dorian Gray. Car Pandora ne veut pas être la Pandora d'essence divine, celle qui sème la mort et la désolation sur son passage. Elle refuse de participer d'une beauté temporelle et idéale. La véritable beauté est mortelle. Le peintre le reconnaît implicitement, qui la laisse saccager son tableau : en réintroduisant la vie dans l'œuvre figée, le vandalisme de Pandora invite l'artiste à se déprendre d'une image trop idolâtrée pour embrasser l'éphémère réalité. Et ce n'est que lorsqu'il se détourne de sa toile que le Hollandais Volant reçoit le plus précieux des dons : cet amour fou que lui voue une créature mortelle et par lequel s'opérera enfin sa rédemption. Pandora et Hendrick trouveront la vie dans la mort tandis que, pour avoir cherché la mort dans la vie, l'archéologue ne pourra jamais étreindre que les formes pétrifiées et sans âme des statues. Ce fut peut-être le lot d'un esthète comme Albert Lewin, mais il faut lui rendre cet hommage que peu d'artiste furent aussi conscients de la vanité de leur art.

Michael Henry - *Dossiers du cinéma* - Casterman, 1975

Pandora

*Pandora
and the Flying Dutchman*

1951 - 2h04

Gde-Bretagne

FICHE TECHNIQUE

Réalisation

Albert Lewin

Scénario

Albert Lewin

Photographie

Jack Cardiff

Musique

Alan Rawsthorne

Décors

John Hawkesworth

Production

Dorkay Productions

Romulus Films

Producteurs

Joe Kaufmann

Albert Lewin

FICHE ARTISTIQUE

Pandora Reynolds

Ava Gardner

Hendrik van der Zee

James Mason

Stephen Cameron

Nigel Patrick

Janet

Sheila Sim

Geoffrey Fielding

Harold Warrender

Juan Montalvo

Mario Cabré

Angus

John Laurie

PRESSE

Laurette Monconduit

Jean-Marc Feytout

17-19 rue de la Plaine

75020 Paris

Tel : 01 40 24 08 25



Après de nombreuses années passées à travailler comme scénariste, puis comme producteur pour les studios d'Hollywood, Albert Lewin se lance dans la réalisation à l'âge de 48 ans, avec *The Moon of Six Pence* (1942). Érudit, épris d'art et de littérature, grand collectionneur, Albert Lewin s'attachera, au long des six films qui composeront sa filmographie, à l'exploration de ses passions littéraires et artistiques, ciselant un univers singulier qui

lui confère une place à part dans l'histoire du cinéma américain. *Pandora* est le quatrième film du réalisateur. Le scénario original, signé par Albert Lewin lui-même, procède de la conjonction de deux mythes : le mythe grec de Pandore envoyée sur terre pour venger Zeus de Prométhée et faire le malheur des hommes ; et celui du Hollandais Volant, condamné à errer sur les mers, frappé d'une immortalité maudite dont seul l'amour d'une femme prête à mourir pour lui pourra le délivrer. Pour ce second versant de l'histoire, Lewin s'est largement inspiré des écrits d'Heinrich Heine et de l'interprétation que Richard Wagner a faite du mythe avec *Le Vaisseau fantôme*. (...)

Marqué par une multiplicité d'influences esthétiques, l'univers visuel de *Pandora* appose à la complexité de la trame narrative une profusion de références, symboles et correspondances. Le film fut souvent, à tort, associé au genre du mélodrame. Sublimé par un Technicolor époustouffant et par les images somptueuses de Jack Cardiff (le chef opérateur attitré de Michael Powell et Emeric Pressburger), *Pandora* serait plutôt une tragédie baroque, travaillée d'influences aussi diverses que le romantisme, l'expressionnisme et le surréalisme. Le film présente une exploration débridée de thématiques que Lewin avait déjà explorées, notamment avec *Le Portrait de Dorian Gray* : une fascination funeste pour la mort, pour l'ésotérisme et une certaine perversité, un rapport trouble au passage du temps, un tableau sans concession de la société décadente des années 1930.

Affleurant à chaque plan, l'étrange et le fantastique s'insinuent au cœur du réel, dans un récit qui évoque toute la littérature gothique du XIXe siècle. La mise en scène de Lewin travaille les profondeurs de champ et joue de compositions qui évoquent les peintres surréalistes (parmi lesquels Magritte, et surtout Man Ray, qui créa un échiquier pour le film et joua le temps du tournage les photographes de plateau). On songe notamment à la séquence de fête, l'une des plus virtuoses du film, où les noceurs enivrés s'adonnent à des danses endiablées, sur une plage étrangement jonchée de statues antiques. Marqué par une mise en scène d'une extrême sophistication, *Pandora* aurait pu rester, à l'image du personnage joué par Ava Gardner, un objet somptueux et vide de sentiments. Se signalant à chaque plan, l'artifice ne fait pourtant pas oublier les singularités d'un récit qui peu à peu laisse l'émotion investir le sublime assumé des corps et des décors, à l'image de Pandora se laissant gagner par l'amour. En cela, Lewin offre une très belle réinterprétation de la tragédie grecque, dont les personnages avancent vers une fin funeste et prédéterminée. Naissant véritablement au monde et aux sentiments avec la découverte de l'amour absolu, Pandora reconquiert d'une certaine manière son libre arbitre, et embrasse avec passion son funeste destin.

Ariane Prunet - www.critikat.com



SORTIE LE 28 JANVIER 2015

VERSION RESTAURÉE NUMÉRIQUE

**DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES
SUR WWW.ACACIASFILMS.COM**